

A photograph of a tunnel with a road and tracks leading to a bright exit, with light rays visible.

Michel
Chalon

LE PACTE

Michel Chalon

Le Pacte

© Michel Chalon, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9544-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Comme la mie et la croûte d'un pain,
la Vie et la Mort
sont une même farine. »*

*À Éric,
pour l'amical encouragement
qu'il m'a offert tout au long de l'élaboration de ce texte.
Et
à Marika et Alexis
qui m'ont éclairé de leurs conseils.*

1

Tout commence un certain jour de 2007. Au calendrier, on fête la Sainte Ida. Ce détail n'a aucun intérêt mais partons du principe qu'il scelle l'acte de naissance de l'aventure. Ce jour-là, je me rends à l'UMD Medical Center de Baltimore, au chevet d'une maîtresse dont je me sens follement épris. La barbichette taillée de frais, les moustaches fières et sous le bras un vieux numéro d'Amazing Stories déniché quelques jours plus tôt dans le quartier d'Hampden, la douceur de cet après-midi - ou mon côté romantique ruines et lierre épais ? - me pousse à faire un petit détour par le vieux cimetière Saint Paul. Découvrir l'endroit abandonné, un antivol de mobylette entravant les barreaux rouillés du porche, me chagrine. Quel acte administratif dérisoire que de boucler un cimetière.

Ainsi dépité, me suis-je laissé emporter par une méditation rêveuse ? Je ne sais. Toujours est-il que soudain, surgissant de Penn Street tel un diable craché de sa boîte, un chauffard m'emboutit et me laisse en crêpe au pavé alors qu'il continue sa course folle.

Comme l'aspect enquête policière de l'accident n'est pas épais, autant l'aborder tout de suite. Malgré les efforts de diverses Sections, le chauffard est resté introuvable. Ça peut surprendre alors que l'on connaît combien les techniques scientifiques criminelles sont louées aux conférences de presse de la Municipalité, mais voilà, c'est ainsi. Parmi cent vidéos où l'on aurait pu compter jusqu'aux fausses agates d'une bourgeoise, pas la moindre séquence exploitable me concernant ne vint épauler un tant soit peu les recherches mises en œuvre. Comme si je n'existais pas. Les bris de phares au sol, dans la chair même, la peinture incrustée à l'endroit de l'impact sur le vêtement... rien n'apporta un quelconque élément probant pour coffrer la crapule.

Pourtant, revenu en capacité à exprimer clairement deux mots à la suite l'un de l'autre, je suis harcelé de questions : des pourquoi, des horaires, des souvenirs, des descriptions et ceci, et cela... tant et si peu que ne trouvant rien en rien, les policiers concluent que mon accident a son explication ailleurs. Ce principe énoncé, une poignée de main et un air contrit tapissé à la face, ils suspendent les recherches. Je me suis souvent demandé ce qu'ils sous-entendaient par ce vocable pour le moins surprenant. Malgré mon acharnement à le comprendre - et je suis d'un caractère plutôt têtu je le reconnais volontiers -, jamais je n'y suis parvenu. Refermons la parenthèse.

Après ce vol plané involontaire, j'atterris en salle de réa dans un état lamentable. Hémorragie interne, côtes brisées, fracture ouverte du bras droit, bassin disloqué, cotyle enfoncé, alors qu'à l'autre bout, un hématome crânien fait craindre à la nécessité d'une trépanation. Je reste des jours entiers entre vie et mort avant qu'un léger mieux ne s'installe.

Les stéthoscopes, jusque-là médailles ternes aux soutanes blanches, se mettent à sourire timidement et l'on me déplace des Soins Intensifs vers le Service des Grands Traumatisés.

Trois jours plus tard, survient l'incident improbable mais qui se rencontre couramment : une fièvre subversive s'invite à mon chevet. Post-traumatique ? Nosocomiale ? S'agrippait-elle en ondes froides au perroquet du lit ? Qu'importe, elle m'entraîne dans ses voiles. Si tout le personnel est sur pied de guerre pour éteindre cette flambée, elle ne régresse pas. Septicémie. Le mot tabou est lâché. Tous les gyrophares de la chambre tournoient en folie. Antibiothérapie en perfusion, gavage médicamenteux une fois l'agent pathogène déterminé, le grand combat pour la survie est lancé.

C'est pourtant alors que chacun s'acharne à soutenir mon métabolisme défaillant qu'en trapéziste dissipé, je quitte tout ce cirque pour un moment d'étrange voyage.

Comprenez-moi, je ne deviens pas un esprit volant par-dessus son corps tel un papillon agrippé au plafond de la chambre. Pas plus que je ne crapahute dans un vortex obscur avec, pour seul point de mire, un espace de claire lumière paisible, ainsi qu'en décrivent certains lors de leur expérience de mort imminente. Non.

Tel un chat découvrant une cave inconnue, je contemple un hall en forme de dôme. Construction énorme autant que majestueuse. Pour toute décoration, des disques métalliques rougeoyants sont enchâssés à intervalles réguliers dans les parois de pierre. Si l'endroit n'est pas sinistre, il n'a rien de folichon non plus.

Au centre de la salle, un garde-fou richement travaillé forme un balcon olympien. Intrigué, je me fonde à d'autres visiteurs pour m'en rapprocher. Marbres, ivoires, opalines, agates, doigts d'argent, rien ne fut trop beau au concepteur pour la réalisation de ce banc de communion hors norme.

A contrario, la vue offerte à la curiosité du promeneur a de quoi interloquer, car pour unique trésor à contempler, il n'y a qu'un trou. Certes une cavité si profonde qu'on pourrait facilement l'imaginer reliée en prise directe avec les Géhennes les plus effroyables, mais simple trou quand même. Rien ne s'y distingue, nul son n'en sort. Un véritable trou noir miniature en quelque sorte. J'en reste interloqué. À quoi bon édifier un tel parapet papal pour cerner un si

pauvre panorama ? Derrière moi une voix m'interpelle.

— Je peux répondre à ton interrogation.

Quel est cet individu qui devine mes pensées ? Il a pourtant une apparence quelconque. Stature moyenne, costume fauve en bonne harmonie avec sa barbe courte brun-roux. En fait, je lui trouverais presque un petit côté professeur Mortimer¹. Seul élément décalé : le sifflet chromé qui lui pend au cou. Puis cédant à la curiosité :

— Quel est ce lieu ?

— Depuis les temps immémoriaux, on l'appelle le Temple de la Rédemption.

— Qu'il s'agisse d'un temple ne me surprend guère, mais...

— Mais ?

— Quand j'entends le mot de rédemption, je m'imaginer un aller simple vers l'espace et toutes ces régions qui voguent loin de notre pesante matérialité. Alors qu'ici je ne vois qu'un trou insondable... on est loin du ciel des anges.

— Bien au contraire, ce ciel des anges comme tu l'appelles si joliment, tu le touches presque des doigts. Sais-tu ce qui est écrit sur la balustrade ?

— Je n'avais même pas remarqué qu'il y avait une inscription.

— « La Nuit porte la Lumière tel l'Anneau un Diamant ». Voilà pourquoi la rambarde a la forme d'un cercle.

— N'est-ce pas un peu simpliste comme explication ? Tout ici est rond, en cercle, en courbe. Que viendrait y faire un garde-fou rectangulaire ? Mais pour revenir à ton explication de texte, cette cavité insondable symboliserait donc la Nuit ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qui figure la Lumière ? Puisqu'à la fosse je ne perçois que l'ombre du néant...

— Ceci.

Sans comprendre par quel enchantement un tel miracle peut se produire, voici que les parois du trou s'écartent telles des paupières gigantesques. En lieu et place de la bauge sans fond, l'immensité du Cosmos se dévoile à moi. Déferlement magique d'étoiles coruscantes, nuées de poussières cosmiques, planètes de toutes tailles, de la petite trop cuite à sa grande sœur vantarde bouffie gazeuse. Des comètes émergent en courbes magnifiques et se fondent dans l'infini. Quelle féerie au grand Carrousel de l'Univers !

Ce dernier m'est si proche, si intime que j'ai l'impression qu'il est une extension de moi-même. Comme si j'en étais le créateur. C'est absurde mais plaisant malgré tout. Il y a aussi un bruit, un battement. Sans trop savoir

pourquoi, il me fait penser aux vieilles horloges comtoises dont on pouvait ouïr le mécanisme alors que le silence tenait compagnie à la nuit.

— Tu as raison. Ce bruit est celui que pousse l'Univers alors qu'il étend plus encore ses doigts d'espace et de temps.

Puis de façon aussi arbitraire qu'il m'est apparu, le cosmos s'opacifie. Cierges éteints, les feux stellaires disparaissent et pour tout infini, je ne contemple plus que le seul trou noir. L'Œil céleste s'est refermé. Vertigineuse désolation.

— Est-il Dieu possible que l'Univers n'ait d'autres projets que de s'éteindre ? Tant de milliards d'années pour rien ?

— Tu poses la Juste Question : pour quoi l'Univers existe-t-il ? Ta sagacité me surprend. Tu découvres enfin le fil conducteur qui aurait pu, en un autre temps, te conduire à la découverte de la Pierre d'Angle du Créé.

Bien plus que ses mots, c'est le ton qu'il emploie pour les prononcer qui m'émeut au plus profond des tripes. Je ressens avec une force inouïe que ce mirage s'évanouissant préfigure la mort. Ma mort. Pris d'une angoisse affreuse, incontrôlable, je n'ai qu'une envie : fuir. Disparaître pour ne pas me perdre.

— Tu t'angoisses ? C'est chose assez commune. Rares sont les êtres qui ont assez de force intérieure pour s'asseoir sans frémir dans le train de la longue Errance. Ceci dit, puisque de fait te voici à quai, quelle bonne raison invoquerais-tu pour éviter de monter dans ce train ?

Délirante interrogation. Que dire ? Qu'inventer ?

— Aucune ne te vient à l'esprit ?

— En fait, ne pourrais-je pas tenter de répondre à la Juste Question ? Depuis que tu l'as énoncée, elle virevolte en moi.

— Ainsi tu te verrais retourner dans ton monde pour détricoter les arcanes du Créé ? Astucieuse réponse... J'ai bien fait de m'attarder auprès de toi. Je sens que tu vas me distraire d'une certaine monotonie. Mais as-tu pensé au prix qu'il te faudrait payer pour un tel renvoi d'ascenseur ?

— Quel qu'il soit, il me sera toujours plus doux à payer que de mourir en chien écrasé.

Absorbé tel un apothicaire calculant ses poudres secrètes à l'insu des regards indiscrets, Mortimer reste silencieux.

— Ce retour t'impose un Pacte.

— Quel est-il ?

— À vie reçue, vie donnée.

— Être gratifié d'un tour de manège supplémentaire pour procréer ? J'avoue, je m'attendais à un défi plus coriace.

— Ne joue pas au fanfaron. Il ne s'agit pas de cela mais d'un autre chemin, un chemin plus altruiste.

— Altruiste ?

— Oublie l'étalon fringant que tu as été car c'est en mulet que tu aborderas ton défi : tu devras libérer un être en perdition.

Douche froide. Glacée même.

— Un être... pour le libérer de quoi ?

— De sa destinée fatale pardi.

— Mais des perdus, l'on peut en rencontrer des dizaines à la petite semaine.

— Voilà ce qui rend le défi encore plus passionnant, non ?

— Pour l'instant, il m'apparaît surtout dément.

— Si tu acceptes, sache que ton existence sera différente de l'ancienne. Réduite à néant ton assurance de prédateur. Les pièges, psychiques ou émotionnels, ne t'épargneront pas et pour mener à bien ta quête et en payer le tribut, tu n'auras que ta Vigilance pour tout outil... c'est peu et beaucoup tout à la fois.

— Et si je n'y arrivais pas ?

— Tu t'inquiètes déjà d'un possible échec alors que tu n'as même pas entrepris l'épreuve ? Tu ne vaux pas la peine que l'on s'attarde auprès de toi. Monte donc dans le train !

Sa voix est plus tranchante qu'une lame de bistouri. Je me sens piégé... mais tout plutôt que de me désintégrer !

— Sans évaluer l'exacte dimension de ton Pacte, je l'accepte.

*

Plus tard, fièvre enrayée et l'usuelle conscience récupérée, je me redécouvre étendu au lit d'hôpital, entubé à tous les étages, groggy, gorge sèche, l'âme lasse et le corps sujet à des douleurs de pot-au-feu cramé.

Des jours plus tard, joyeuse telle une première communiant, la psychologue de passage m'avoue me considérer comme « un condamné au billot oublié par un bourreau distrait ». « C'est rare » ajoute-t-elle.

Lui ai-je dit un merci pour sa phrase joliment tournée tel un compliment de fin d'année ? Il n'en est rien. En fait, je n'ai qu'un désir : qu'elle déguerpisse. Contrariée de me voir rétif au copinage, elle se renfroge, note je ne sais quoi au dossier qui lui sert de bouclier et s'éclipse, guindée du cul au nez.

Voilà comment je laisse filer la bouée qui m'aurait peut-être sauvé de la tempête. Car le gros grain est là. Durant les heures d'insomnie et elles sont